

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N° 227 — SAMEDI, 8 SEPTEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



DÉSASTRE MARITIME.—LE STEAMER "GEISER" COULÉ BAS SUR LES COTES DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE
Vue prise immédiatement après la collision par un des passagers

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 SEPTEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Rémi Tremblay.—En fumant, par Raoul Renault.—Nos artistes à Paris, par S. C.—Poésie : Ce n'est pas pour toujours.—Bibliographie.—Heureux moments, par René Gigo. Datanel.—Nos Gravures.—Primes du mois d'août.—La mode pratique.—Carnet de la ménagère.—Récréation de la famille.—Feuilleton.

GRAVURES : Désastre maritime.—Le prince Nicolas de Monténégro.—Le prince héritier de Monténégro.—Vue du rocher Percé.—Gravure du Feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



DARLONS donc un peu de la pluie et du beau temps ; deux sujets bien féconds, puisqu'ils alimentent, dit-on, la conversation dans tous les cercles où l'on a pas encore appris à parler chiffons, politique, scandales et sport.

La pluie surtout est un sujet tout plein d'actualité, s'il n'est pas le plus nouveau qui puisse fournir la matière première d'une chronique. Depuis trois semaines, il a plu quelquefois à Son Excellence, si l'on en croit la *Gazette officielle*, et presque constamment à Québec, à Montréal, à Sherbrooke et autres endroits soumis aux variations atmosphériques.

Si je m'en rapporte aux dires du calendrier, nous sommes pourtant à cette saison de l'année où la chaleur intense devrait être beaucoup plus à la mode que la froide humidité des jours de novembre. À pareille époque, les journaux humoristiques des Etats-Unis ont coutume de nous entretenir des faits et gestes de l'homme qui s'achète un revolver grand format, dans la louable intention d'occire le premier individu qui lui demandera s'il fait suffisamment chaud. Je ne sais pas que la période diluvienne que nous traversons ait eu pour résultat de produire la stagnation dans le commerce des armes à feu. Les pistoletades vont leur train, comme si la canicule continuait à exercer son empire sur les tempéraments, et les meurtres sont aussi fréquents qu'aux beaux jours ou Phébus s'amusait à darder ses rayons incandescents sur les colicoquintes irritables. D'où je conclus que les averses fréquentes, les ondées continuelles et les tempêtes électriques n'ont pas pour effet d'adoucir les mœurs de nos contemporains.

*** Le duc de Marlborough, probablement l'un des descendants de celui qui s'en allait en guerre, sans qu'il fut possible de prévoir au juste la date de son retour, vient d'inventer un nouveau moyen de passer pour excentrique.

Du coup, ce farceur d'Alcibiade est dépassé de toute la longueur de l'appendice caudal qu'il en-

leva jadis à l'intéressant caniche immortalisé par cette barbare mutilation.

Le Marlborough moderne, un pauvre diable qui a eu le désagrément d'épouser une héritière à plusieurs millions, se sentant peu de goût pour les expéditions militaires d'où l'on revient à Pâques ou à la Trinité, s'est fait maître cocher ou propriétaire de voiture de louage.

La mise de fonds consiste en un cab assez propre, surmonté de l'écusson ducal. Le cocher du duc a la faculté d'exploiter cet ustensile de locomotion, comme si c'était un vulgaire fiacre d'occasion, chaque fois que le noble lord ne se sent pas animé du désir de faire voiturier Sa Seigneurie.

Les gommeux de Londres, qui éprouveront le besoin de se prélasser dans un véhicule orné des armes ducales, n'auront qu'à prélever sur leurs créanciers un impôt qui leur permettra de faire des rentes à cet automédon. Naturellement, celui-ci connaît assez son métier pour exiger le prix de la vanité en sus du prix ordinaire d'une course.

Malheureusement, lorsqu'il prendra fantaisie à monseigneur de se promener pédestrement sur ce que les marins ont décoré du nom euphonique de plancher des vaches, lorsque, de son pied léger il daignera fouler cette terre dans le sein de laquelle les restes mortels de son ancêtre ont été déposés par quatre z-officiers, comme dit le poète, il s'exposera à arpenter modestement le macadam des rues de Londres jusqu'à ce qu'il plaise aux promeneurs à tant la course de lui restituer l'équipage de ses pères.

Il lui restera pourtant la suprême ressource d'instituer des procédés en éviction contre les locataires de sa barouche et de les mettre sur le pavé comme cela se pratique au détriment des fermiers irlandais. Il me semble, à moi, qu'il serait plus simple de laisser les rosses aux rouliers, comme dit encore le poète.

*** Il paraît que tous les millionnaires sont dyspeptiques, mais il n'est pas encore bien prouvé que tous les dyspeptiques sont millionnaires. Un journal bien pensant, (ce qualificatif est un pléonasme, attendu que les mots *journaliste* et *impeccable* sont synonymes,) affirme que Jay Gould, Russell Sage, Cyrus Field, Robert Garret, et autres malheureux dont la fortune se chiffre par millions, sont en proie à la terrible dys-pepsie. Il ajoute que ces enfants gâtés du dieu Dollar, échangeaient volontiers une pincée de millions contre le robuste appétit, le solide appareil digestif du dernier des manœuvres employés à la construction de leurs splendides habitations.

Tout cela c'est bon pour dissuader les gens de se faire millionnaires, mais ça ne prend pas.

Je ne suis pas manœuvre, lecteur, quelle que soit l'opinion que vous puissiez avoir sur mon compte à la suite de la lecture de cet article, mais je puis vous parler avec connaissance de cause de l'appétit d'un journaliste. Mes confrères me paraissent logés à la même enseigne que votre très humble serviteur, et quant à leur appareil digestif, demandez plutôt à ceux qui sont obligés de les nourrir.

Eh ! bien, ou je connais mal la nature humaine en général et le caractère du journaliste en particulier, ou tous les scribes de ma connaissance seraient prêts à troquer leur appétit de fer, appareil digestif compris, pour la modeste somme de deux ou trois millions, *greenbacks* acceptés au pair.

Allons, messieurs les millionnaires, vous devez connaître la fable du financier et du savetier. Je me figure comme cela que les millionnaires passent leur temps à apprendre des fables et à les réciter ; c'est probablement pour cela que tout est fabuleux chez ces nababs, tout jusqu'à leur fortune.

Je ne vous dirai donc pas comment le savetier perdit le sommeil et la gaieté pour avoir accepté une certaine somme de la part d'un financier morose. Seulement je vous ferai remarquer que la somme en question, tout en étant assez forte pour détruire le repos du savetier, n'avait pas suffisamment appauvri le financier pour lui mettre la joie au cœur.

Ce qui vaut la peine d'être tenté vaut la peine d'être fait convenablement. Allez-y, messieurs les millionnaires ; dépouillez-vous, mais là, fran-

chement, de tout votre avoir à mon profit et au profit de quelques autres journalistes. Je ne suis pas égoïste moi et je veux bien partager avec d'autres.

Tant pis pour nous si nous crevons de dyspepsie avec vos millions. Faites-vous manœuvres, et portez vous bien. Dans l'espoir de mourir un jour d'une dyspepsie causée par la trop grande abondance de richesse, je fais des vœux pour qu'on vous guérisse de la maladie des millions.

*** Dans ma dernière chronique, je vous parlais de la sainte colère de ces pauvres persécutés d'orangistes, à l'occasion de la loi des Jésuites. Le lendemain, la dépêche suivante faisait le tour de la presse :

Winipeg, 30 — La grande loge orangiste est en séance depuis hier. Le rapport du comité de la correspondance qui a été adopté contient ce qui suit : Que votre comité a eu devant lui la correspondance de divers localités relativement au rétablissement de l'ordre des jésuites au Canada. L'histoire prouve clairement que l'influence des jésuites est opposée au vrai progrès et tend éminemment à la destruction de la vie sociale et nationale. Les jésuites tendent à saper les bienfaits de la liberté civile et religieuse, et tant dans les pays protestants que catholiques, l'on a trouvé nécessaire à la paix et à la prospérité des nations de les chasser de presque tous les pays civilisés de l'univers.

Leur incorporation dans n'importe quelle partie de la confédération met en danger les libertés de chacun dans le pays, et les catholiques romains aussi bien que les protestants devraient s'y opposer énergiquement. Votre comité est d'opinion qu'il est clairement du devoir de la Grande Loge du M. W. d'agir d'une manière décisive pour soulever le peuple canadien et lui faire ouvrir les yeux sur les maux terribles du jésuitisme et empêcher la reconnaissance légale de leur ordre ou toutes réclamations qu'ils pourront faire valoir pour obtenir de l'aide pécuniaire d'aucune des législatures du Canada, sur quelque prétexte que ces réclamations puissent être basées. Le comité recommande qu'un comité spécial soit nommé par la Grande Loge et chargé de prendre telles mesures avec nos concitoyens dans tout le Canada pour repousser l'agression de l'ordre des Jésuites au Canada.

La Grande Loge Orangiste, qui n'est pas agressive du tout et dont les doctrines ont produit tant de bien dans les pays civilisés, ne peut tolérer la reconnaissance légale de l'ordre des Jésuites, mais, fier de son passé sans tache, elle s'adressera de nouveau au parlement fédéral pour en obtenir tous les privilèges qu'elle veut faire refuser aux autres. Tout cela au nom de la liberté civile et religieuse.

C'est tout à fait conforme aux traditions de la secte.

*** Extrait d'un roman à succès :

« Rodolphe se tourna vers Aldéria et lui dit :
« — Quand on est mort, ma chère, c'est pour la vie ! »

O sentimentalisme, que de bêtises tu fais commettre à ceux qui te cultivent par amour de l'art.

Rémi Tremblay

EN FUMANT

C'EST aujourd'hui, aimables lecteurs et lectrices, que je commence à fumer dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

— La fumée vous incommodet-elle, madame ?

Peut-être qu'à cette question me répondrez-vous sans cérémonie :

— Je ne sais pas, monsieur, n'ayant pas rencontré d'hommes assez impolis pour fumer devant moi.

Alors, je n'aurai plus pour toute ressource qu'à vous demander en grâce d'essayer, au moins une fois, de supporter ma fumée. Et si réellement elle vous affecte au point de vous faire tomber en crise de nerfs, je ficheraï là bien vite et ma pipe et mon petun. Car je ne voudrais pas, pour tous les *Londres* et tous les *Boulevards* du monde, être la cause d'une attaque de nerfs chez vous, attaque qui pourrait amener l'épilepsie imaginaire. Je fumerai autant que possible du tabac cana-

dien—de la *pétouane*, comme on dit dans les *concessions*—car c'est le seul tabac qu'un vrai patriote doit fumer. Si quelques fois je laisse là le tabac canadien pour fumer du *Old people mixture* ou du *Virginia cut plug*, ce ne sera que pour faire diversion et rompre la monotonie qu'il y aurait à vous faire aspirer toujours de la fumée canadienne.

Ainsi donc, aimables lecteurs, indulgentes lectrices, je ferai en sorte de ne jamais vous suffoquer afin de vous avoir plus longtemps à tirer une *touche* avec moi.

Maintenant que je me suis expliqué, dans le langage pittoresque d'un fumeur enragé, je vais, pour vous changer les sangs, vous raconter une petite historiette où la lune est la principale héroïne.

.

Il faisait un beau clair de lune, et c'était la première fois qu'il était donné à bébé, alors âgé de trois ans et demi, de contempler, assis près de la fenêtre dans le giron de sa bonne, Phébus dans toute sa splendeur réfléchir ses rayons argentins sur tous les objets environnants.

Il admirait cette belle boule ronde—elle était pleine—suspendue dans les cieux et, instinctivement, comme si on lui eût déjà appris que c'était Dieu qui était l'auteur de cette merveille céleste, il fit, avec toute la naïveté de son jeune cœur, la candide et innocente demande suivante :

—Petit Jésus ! petit Jésus ! Prête-moi donc ta pelotte !

C'est là qu'on voit bien, dans les désirs naïfs et les mots candides des enfants, la tendance, l'aimant latent et irrésistible qui nous porte—quoi qu'en dise les libres-penseurs—à reconnaître qu'il y a un DIEU de qui nous dépendons et qui a plein pouvoir sur nous tous.

.

Montréal est plus avancé que Québec. Je vais le prouver.

Québec, pour distraire ou plutôt pour abrutir les gens, n'a que les orgues de Barbarie; Montréal a aussi ces belles musiques à manivelles et il a, en outre, une foule de *pianos de Barbarie*, c'est-à-dire des pianos fonctionnant sur le même système que les orgues, par la manivelle.

À Québec, les petits vendeurs—il y en a de gros—de crème à la glace sont très paisibles : ils se braquent à un coin de rue et attendent patiemment les chalands. A Montréal, c'est une toute autre affaire : ils nous ahurissent du matin au soir avec des clochettes qui sonnent le fêlé.

Si bien, que la première fois que j'ai vu ces vendeurs de *ice cream*, *I screamed* :

—Vont-ils cesser ça bientôt, ce potin d'enfer-là ?

Mais je t'en fiche.

Nous avons aussi, à Montréal, l'*ice cream en bâtons*, c'est à dire en palettes, ou pour être plus logique avec l'innovateur : l'*Hokey-Pokey*. (Voir dictionnaire de Webster).

Deux belles industries qui rapportent de gros bénéfices. C'est la profession que j'entends prendre quand je serai en ménage.

.

Il n'y a pas de champs plus fertiles pour celui qui aime à faire des études de mœurs que le carré Viger, quand il y a concert.

Vous y rencontrez des jeunes tourtereaux pendus au bras de leur tourterelle ; des freluquets, des petits-crevés dans tous les goûts ; des cupidons avec leur Bacchante, des adonis avec leur Vénus ; des toilettes de toutes sortes, des chapeaux et des *nids de poules* de tous genres ; des falbalas sur le long, des falbalas sur le travers ; des tournures et des ballons qui seraient assez grands pour servir de prison à John Bull ; enfin, vous voyez de tout,

Vous entendez des conversations qui provoquent votre hilarité jusqu'à vous en rompre la rate.

Exemple, celle-ci dont j'ai été témoin l'autre jour au carré Viger :

Un jeune homme, aux gestes affectés, le bouquet à la boutonnière, la canne à la main, le hennin à cheval sur son nez, aborde un de ses amis qui était en train de faire un brin de sentimentalisme avec sa dulcinée :

—Je vous salue, Alma, dit-il, pleine de grâces, Camille est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les filles et Louis est le fruit de votre cœur...

Il allait continuer sur ce ton-là lorsque quatre ou cinq *dandies*, qui l'avaient entendu, se mirent à applaudir et lui coupèrent sur le bout des lèvres l'apostrophe qu'il avait intention d'achever.

.

Le morceau de prédilection, celui que la manivelle des *pianos à Barbarie* faisait le mieux sonner, c'était la marche du général Boulanger, marche tirée de : *En revenant de la Revue*.

Mais depuis que le général Boulanger s'est fait donner une botte par M. Floquet, on ne l'entend plus : le général et sa marche ont été embrochés du même coup.

.

Un trait historique que la plupart des journaux canadiens-français ont raconté, et qui fait voir jusqu'à quel point les Américains poussent le vandalisme, je dirai même l'impudence lorsqu'il s'agit de spéculations.

Ils sont absolument comme leurs frères de lait, les Anglais, qui ne respectent ni l'ancienneté ni la valeur d'un monument, et qui, avec leur petit marteau qu'ils traînent toujours dans leurs poches, en écornent quelques parties quand ils n'ont pas derrière eux un homme pour leur ficher le pied on sait où.

Voici l'affaire en deux mots :

M. Astwood, consul américain à Saint-Domingue, a signé une requête adressée par quatre de ses compatriotes nommé Lindell, au général Figueredo, ministre de l'intérieur de la République dominicaine.

Dans cette requête, ces vendales d'Américains demandent qu'on leur loue les ossements de Christophe Colomb—le vainqueur de la mer ténébreuse, l'amiral de la mer océane, selon les expressions si justes de Charles Buet—pour la somme de \$20,000 par an, au minimum.

Leur but était de promener de par le monde les restes mortels de cet homme à jamais illustre, que la plume remplie de fiel de quelques historographes n'a pu ternir.

Le ministre dominicain a répondu avec dignité à cette dégoûtante demande faite par des hommes pour qui l'honneur ne leur tient pas à cœur.

De tels hommes, qui veulent faire des scandales de la sorte devraient être stigmatisés publiquement et conspués par tout honnête homme. On devrait les regarder comme des barbares et ne les envisager qu'à travers des lunettes fumées.

Comment ! Ces colporteurs, ces saltimbanques veulent promener et étaler aux yeux de leurs compatriotes—ennemis jurés du grand, du beau, du sublime—les ossements d'un homme dont la cause de béatification est en cour de Rome ! C'est inconcevable !

Aussi, ça ne prend-il que des Américains pour soulever une affaire de ce genre-là.

Raoul Renauld

NOS ARTISTES À PARIS

Entre dans le cadre du MONDE ILLUSTRÉ de tenir ses lecteurs au courant du mouvement artistique de notre pays ; aussi, c'est toujours un véritable plaisir pour nous de noter soit les progrès accomplis, soit les succès obtenus par nos jeunes compatriotes qui sont actuellement dans les grandes écoles de l'Europe, et particulièrement de la France, travaillant avec ardeur à ajouter des lauriers nouveaux au nom canadien.

De récentes informations personnelles nous sont venues d'amis arrivant de Paris et qui nous ont parlé en termes élogieux de M. Joseph Saint-Charles, neveu du président actuel de la banque Hochelaga.

Ce jeune artiste, à peine âgé de dix-neuf ans, suit actuellement les leçons de deux peintres de renom, MM. Jérome et Boulanger, à Paris.

Admis au cours préliminaire, il ne tarda pas à monter à la classe de modelage, et, à l'heure qu'il est, il brigue l'honneur d'être admis au concours de l'hiver prochain, sur des études d'après modèle vivant. Il est à remarquer qu'il ne s'est pas encore écoulé une année depuis l'arrivée de M. Saint-Charles, à Paris, et déjà ses professeurs manifestent la plus grande confiance dans ses aptitudes qu'un travail constant ne fera que développer.

Notre jeune compatriote travaille actuellement à la reproduction de l'un des chefs-d'œuvre du Louvre. Aussitôt qu'il aura terminé ce travail, il l'expédiera à Montréal et ses compatriotes pourront juger à loisir qu'ils ont à l'étranger un des leurs qui leur fait honneur et dont l'avenir est plein de promesses.

S. C.

CE N'EST PAS POUR TOUJOURS !

DÉDIÉ À M^{lle} DENISE B..., MONTRÉAL

Quand la brise a tué les fleurs
Et que dans les sentiers moroses
Veufs de papillons et de roses,
L'aube ne verse plus de pleurs,
Les oiseaux par lugubres groupes
Vident les bosquets et les nids.
Puis ils partent en mornes troupes
Comme de malheureux bannis.

Mais en quittant les rêveuses ramures
Qui partageaient leurs baisers, leurs amours,
En s'envolant de leurs aimés séjours
Ils ont redit en étranges murmures
Aux bois navrés, aux mourantes verdurees :
" Ce n'est pas pour toujours,
Ce n'est pas pour toujours ! "

Lorsque des attaches puissantes
Reticent le cœur captivé,
Et que des ivresses naissantes
L'on se voit aussitôt privé,
Marque de deuil au front écrite,
L'on est pensif et peu joyeux,
Et de son paradis proscrite
L'âme sanglote ses adieux.

On s'est quitté, mais si notre âme éprise
Rêvant bonheurs, conquêtes et retours,
Pleurant encor ses fêtes, ses beaux jours,
Mystérieuse et de nous seuls comprise,
Comme une voix égrène dans la brise :
" Ce n'est pas pour toujours,
Ce n'est pas pour toujours ! "

C. Blevier

Septembre 1888.

BIBLIOGRAPHIE

Le Conseil d'Hygiène de la Province de Québec a fait préparer pour les écoles un excellent ouvrage d'hygiène.

Comprenant que l'éducation hygiénique scolaire ferait plus pour la santé publique que les ordonnances qu'il pourrait émaner et les lois sévères qu'il pourrait tenter de faire exécuter, le conseil a décidé de faire tout en son pouvoir, pour que l'Hygiène fasse partie du programme d'enseignement de toute Maison d'Éducation.

Le Manuel d'Hygiène qui vient d'être livré à la publicité contient dix-sept leçons sous forme de questions et de réponses, sur les sujets les plus pratiques, dont la connaissance et l'application ne saurait manquer de porter des fruits dans un avenir prochain.

L'ouvrage a reçu l'approbation de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal, et sera soumis au Conseil de l'Instruction Publique lors de sa réunion, dans le courant de Septembre. Il a pour titre : *Manuel d'Hygiène*, à l'usage des écoles et des familles, par Séverin Lachapelle, M. D., rédigé conformément aux instructions du Conseil d'Hygiène. Éditeurs : Cadieux & Dérôme. Prix 25 centimes. Le *Manuel d'hygiène* est le seul ouvrage français recommandé par le Conseil Provincial d'Hygiène de Québec.

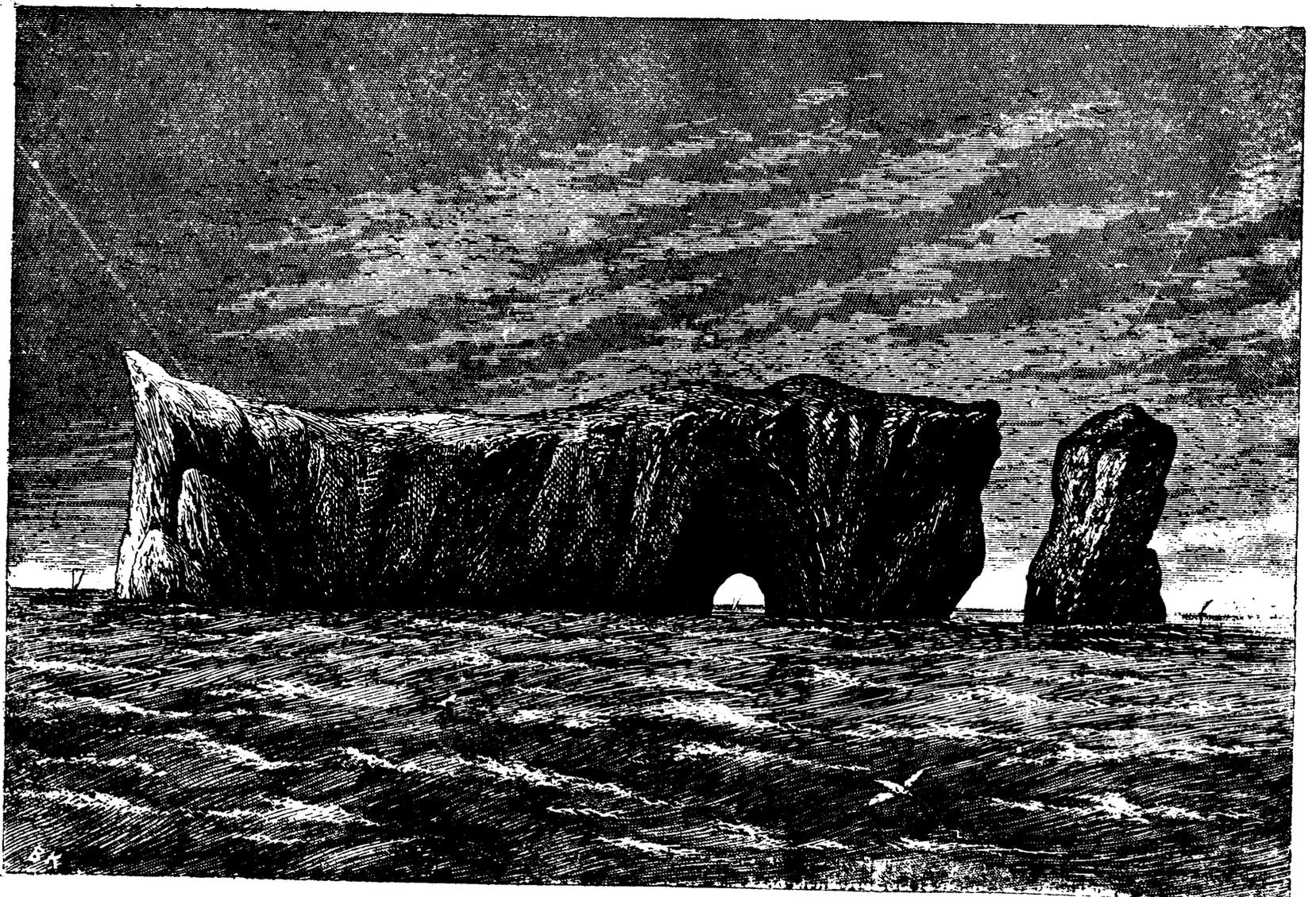
L'impertinence est une arme dangereuse ; on s'égratigne quelquefois en égratignant les autres.
—VICTOR CHERBULIEZ.



LE PRINCE NICOLAS DE MONTÉNÉGRO



LE PRINCE HÉRITIER DE MONTÉNÉGRO



CANADA. — VUE DU ROCHER DE PERCÉ, À MURRAY BAY

HEUREUX MOMENTS

(CHANSON : AIR À FAIRE)

Refrain

Viens ma chérie
Par la prairie
Sous les grands bois, ah ! viens t'asseoir !
Viens, tout murmure
Dans la ramure,
Allons, tous deux, là-bas, ce soir.

I

Vois derrière la montagne
Phébus là-bas descend des cieux,
Et ses feux, dans la campagne
Brillent déjà moins radieux.
Les voix de la nature
Vers le ciel vont monter,
Et chaque créature
A son tour doit chanter.

Refrain... Allons chanter là-bas, ce soir.

II

Loin du bruit, allons ensemble
Dans le calme nous reposer,
Sous le feuillage qui tremble
Viens, mon amie, allons causer.
Ta douce voix m'anime
Quand tu mêles, le soir,
Au concert unanime
La note de l'espoir !

Refrain... Allons causer là-bas, ce soir.

III

Qu'il fait bon, sous la feuillée,
Prêter l'oreille aux mille voix
Dont notre âme émerveillée
Subit le charme au fond des bois.
Viens avec moi, miguonne,
Dans les sentiers ombreux,
Allons, ma toute bonne,
Allons rêver à deux !

Refrain... Allons rêver là-bas, ce soir.

IV

Viens, enfant, goûtons les charmes
De ces moments délicieux,
Du monde oublions les larmes,
Allons aimer, plaisir des cieux !
Ces voix au doux murmure,
Ces souffles parfumés,
Cette belle nature,
Tout semble dire : Aimez !

Refrain... Allons aimer là-bas, ce soir !



Salaberry de V...., septembre 1888.

"COCHER MILLIONNAIRE"



CEUX qui me lisent, je veux aujourd'hui faire connaître le chef-d'œuvre d'un charmant conteur, qui n'a qu'un défaut, c'est d'être Autrichien. Bauerlé — c'est son nom — a, en 1852, fait représenter sur la grande scène du Burg une pièce intitulée : *Cocher millionnaire*. Un auteur français, de passage à Vienne, assista à la seconde représentation de cette pièce. Touché de l'originalité et de la fraîcheur du sujet, il n'eût rien de plus pressé, rendu en France, de traduire l'œuvre et de la livrer à la publication. Mais, par malheur, le traducteur, soit par modestie, soit par distraction, ne mit pas son nom à côté de Bauerlé. Chose aussi à noter, l'éditeur en fit autant. J'ai cette brochure sous les yeux, et sur la couverture je lis :

BAUERLÉ
COCHER MILLIONNAIRE,
Pièces en 3 actes
TRADUCTION DE X....
Paris, 1856.

Ayant parcouru cet ouvrage, j'éprouvai les mêmes sentiments que l'auteur français, et de même que lui je fus saisi de l'idée de la faire publier. Mais la publier en son entier est chose impossible ; l'espace me manque, et à dire franchement j'aime un peu à mettre du mien. Je me borne donc à raconter fidèlement l'intrigue, tout en respectant certaines expressions contenues dans l'édition française. Si messieurs les avocats, notaires ou

huissiers s'offensent des trois mots un peu risqués qui sont à leur adresse, qu'ils ne s'en prennent pas à moi, mais bien au traducteur X...

.

Ce qui suit s'est passé à Vienne.

Un matin, vers deux heures, en l'an de grâce 1848, un homme tout de noir vêtu, portant sous son bras gauche un lourd paquet enveloppé dans un manteau, traversait vivement le grand boulevard de Burg et entrait dans une petite ruelle noire et toute tortueuse. De temps en temps, il s'arrêtait et regardait derrière lui pour voir si quelqu'un venait, mais tout était tranquille. Comme on a pu le lire dans un des derniers numéros du MONDE ILLUSTRÉ, chacun se couche à dix heures précises à Vienne.

L'inconnu, rassuré par le silence, continua sa route. A l'angle d'une autre ruelle plus sale que la première, devant une maison basse, faisant contraste avec la rue par sa propreté, il s'arrêta et déposa près de la porte le paquet qu'il tenait. Cela fait, il s'en retourna aussi vite qu'il était venu.

Quelques heures après, avec le soleil, les habitants de la maison se levèrent. Ils n'étaient pas nombreux les habitants de cette maison, deux vieillards seuls, une femme et un homme y demeuraient.

En se levant, la vieille dit :

— Va réveiller le voisin Jean, tu le lui as promis hier soir.

— J'y vais, répondit le vieux.

Et, clopin-clopat, encore endormi, les yeux peu ouverts, il sortit dans la ruelle. A la vue du paquet déposé sur le perron par l'inconnu, il jeta un cri. La vieille, là-haut, alarmée, courut à la fenêtre.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle toute tremblante.

— Regarde, vieille.

— Qu'est-ce que c'est ça ? fit-elle étonnée.

— Ça, c'est un enfant, répondit le bonhomme.

Puis, après un temps.

— Faut-il le monter ?

— Es-tu bien sûr que ce n'est qu'un enfant ?

— Oh ! oui.

— Alors, monte-le.

Le vieux obéit. Délicatement, il prit le petit être dans ses bras et l'emporta jusqu'au grand lit où tous deux, avec mille soins, le couchèrent.

Puis, doucement, bien doucement, sans que le parquet criât, ils se retirèrent dans une autre pièce.

— Femme, dit le vieux, c'est un enfant abandonné. Nous ne sommes pas pour le garder ici. Tout à l'heure, j'irai à la préfecture... j'annoncerai...

La vieille l'interrompt.

— Garde-toi de faire cela, dit-elle.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... Comment, nous, des gens chrétiens, nous abandonnerions ainsi un pauvre petit... Sais-tu où le mettra la police ? Dans un hospice. Il grandira bien dans cette place, j'en conviens, mais plus tard, quand il sortira, qui donc pourra diriger ses pas dans une bonne voie ? Qui donc pourra l'aimer autant que je viendrais à l'aimer si nous le gardions ? Tout seul, orphelin, sans soutien, il pourra se tromper de route, suivre la mauvaise. Ah ! vieux, ce sera une cruauté d'agir de la sorte. Dieu nous en voudra peut-être. Tiens ! sois charitable, nous n'avons pas d'enfants, adoptons-le. Je suis certaine qu'il nous dédommagera de notre œuvre.

Mais le vieux resta inébranlable dans sa décision.

— Il pourra être aussi notre inquiétude, dit-il.

— Oh ! nous l'aimerons tant, qu'il nous rendra bien la pareille, va, fit la vieille avec un ton convaincu.

Toujours est-il que, poussé par les instances de sa femme qui donnait réponse à toutes ses suppositions, le vieux fut sur le point de dire oui. Ce qui l'en empêcha furent ces deux autres pensées qui lui vinrent à l'idée :

— Nous sommes trop vieux pour l'élever. Puis, avec quoi l'éleverons-nous ?

Tout simplement la vieille répondit :

— Nous ne sommes jamais trop vieux pour faire le bien. Nos ressources ne sont pas fortes, mais

en ménageant encore plus, nous vivrons aussi bien à trois qu'à deux.

En ce moment l'enfant qui, jusqu'à maintenant avait dormi, se réveilla et se mit à pleurer.

Les deux vieux pénétrèrent dans la chambre. Pendant que la femme cherchait à consoler le petit, l'homme l'examinait.

— Aie ! exclama-t-il... Regarde donc à son bras gauche.

La femme regarda, et à sa surprise vit un petit sac cousu à la manche de l'habit. Ahuris, stupéfaits même, ils coupèrent les fils qui retenaient le sac à la manche et, anxieux, l'ouvrirent.

Dedans, il y avait deux billets de banque, formant une somme de 30,000 florins et un écrit ainsi conçu :

Vous sachant charitables, je vous confie mon enfant. Il a nom : Pierre.

Et c'était tout.

— Eh bien ! interrogea la femme.

— Eh bien, gardons-le, répondit l'homme.

Le petit Pierre grandit sagement au milieu de ces deux vieillards. Quand il eut l'âge de comprendre, on le mit à une école dont le précepteur, ancien employé du bureau de poste, était ami avec son père adoptif. L'enfant fit des progrès sensibles ; il en fit tellement qu'un jour, le professeur lui dit :

— Petit, tu peux ficher ton camp... tu en sais plus long que moi.

Et là dessus Pierre, gonflé, d'orgueil se croyant être un savant, courut vers son père en disant d'un ton certain :

— Papa, je suis instruit.

Le père, qui lisait avec peine la *Nouvelle Presse*, journal populaire, mais bon Dieu, mal rédigé, le crut et lui tint à peu près ce langage :

— Mon fils, puisque te voilà instruit, que tu peux facilement gagner ta vie, que vas-tu faire maintenant ? Je voudrais bien te laisser réfléchir, mais tu sais, je me fais vieux, soixante-et-onze ans tantôt... et j'aimerais à te voir en place.

— Oh ! c'est fait, dit Pierre... Je serai cocher.

— Tu dis, fit le vieux avec étonnement.

— Cocher, père.

— Mais ce n'est pas une position, ça... surtout pour un homme savant.

— Si.

— Mais...

— Oh ! je serais si heureux, supplia le jeune homme.

— Eh bien ! soit, dit le père.

Quinze jours plus tard, au dépôt 39 du boulevard du Ring, Pierre devint cocher pour le compte d'un bourgeois enrichi par ce métier.

Un an après, il avait sa voiture.

.

Comme il faut souvent en ce monde peu de chose pour posséder le bonheur ! Rien que d'être cocher, cocher à son compte, Pierre se mettait à l'avant-garde des heureux. Il fallait le voir arriver le matin, juché sur son siège, la casquette sur le coin de la tête, la cigarette à la bouche, fredonnant une romance entendue la veille au théâtre An-der-Wier. A peine débarqué, il se faufila à travers ses camarades, et là, avec de longs rires, bien joyeux, on se conte les petits scandales du jour. On y met du sel, on exagère, de petites causes on en fait des procès, et des procès on en arrive à la peine. Un gascon passant là se croirait en plein Midi, au milieu de ses compatriotes. Soudain, comme à un signal, les rires s'éteignent, les voix cessent. C'est que là-bas, à l'horizon, une fournée d'Anglais s'avance vers le dépôt.

Les cochers de Vienne sont des gens polis. Jamais, de mémoire de voyageur, on ne les a vu obséder les passants et ne pas respecter ceux qui préfèrent marcher. Souvent, très souvent même, ils sont spirituels avec les personnes qu'ils conduisent. C'est tellement le cas, que Victor Tissot reconnaît que les cochers de Vienne sont les cochers les plus charmants du monde. Presque toujours, dit cet auteur, une Viennoise aime mieux prendre un fiacre que son landeau.

Ah ! si nos automédons montréalais ressemblaient aux cochers de Vienne !

En voyant donc ce tas d'Anglais, respectueusement Pierre et ses confrères se placèrent aux portes de leurs voitures et attendirent.

Peu à peu les Anglais se dessinèrent. Il y en avait de toutes sortes, des petits, des grands, des gros et des maigres ; mais le nombre des grands et maigres était de beaucoup supérieur à celui de l'autre catégorie. Ce furent très étonnés qu'ils s'arrêtèrent devant le dépôt. Chez eux, ils ne sont pas habitués à tant de politesse. Des rangs compactes de ces ahuris, un homme, appartenant à la première catégorie décrite, s'approcha de Pierre et essaya de dire quelques mots, mais ce fut en vain ; il avait oublié le peu d'allemand qu'il savait jadis. Aussitôt il fouilla dans l'ample poche d'un vaste pardessus et sortit un guide Becker, très épais.

Et ce fut après avoir feuilleté cent trente-neuf pages qu'il put bégayer : " Dix-sept voitures à l'heure pour visiter Vienne."

Comme la Tamise se déchargeant à travers une digue rompue, les Anglais inondèrent l'intérieur des dix-sept fiacres.

Pierre allait partir, quand un de ses camarades, montrant un commissionnaire, lui dit :

— Une lettre pour toi.

Le jeune homme s'empressa d'ouvrir cette lettre.

Il y avait écrit ces lignes :

Veuillez passer ce soir, à sept heures, à mon bureau.

Signé : HAUSSMANN, homme de loi,
57, rue Wollzeile.

Pierre n'avait jamais eu de démêlés avec dame justice. Aussi ce monsieur " Hausmann, homme de loi," le surprit à tel point qu'il accepta un pourboire de l'Anglais qui se croyait à Paris ou dans toute autre ville du monde.

Le soir cependant, à l'heure dite, Pierre se présenta 57, rue Wollzeile.

Le concierge ayant reçu le mot, le fit entrer dans un vaste bureau où au mur étaient accrochés les portraits de Wagner, Hoffmann, Goethe, Schiller, Heine. Les avocats, notaires, huissiers de Vienne n'ayant pas des rues Saint-Gabriel, Saint-Vincent, Notre-Dame, Saint-Jacques, etc., etc, comme leurs confrères de Montérial, se contentent malgré les grognements parfois trop accentués, de leurs aimables concierges, à installer " leur salle de torture " chez leur chez soi. A peine Pierre fut-il entré dans ce bureau, que l'homme de loi parut. Court de taille, une épaule un peu plus haute que l'autre, la tête aussi nue qu'un genou ; tel était au physique cet homme qui passait pour avoir quarante-sept ans auprès des Viennoises, mais qui admettait devant sa femme avoir cinquante trois étés révolus.

— Bonjour, jeune homme, dit-il en se présentant. Vous êtes exact comme un militaire.

Puis fermant toutes les portes :

— Vous êtes riche, jeune homme.

Pierre fit un haut-le-corps.

— Vous vous trompez, fit-il.

— Non ! jeune homme... Je dis ce que je dis. C'est un fait réel. Vous avez quarante-cinq mille florins de rente.

Pierre croyant que l'homme de loi se moquait de lui, devint tout rouge et commença un... monsieur... qui laissa deviner le reste d'une phrase peu en rapport avec son caractère habituel.

Mais l'homme de loi l'a prévu et c'est très vite qu'il dit :

— Ne vous emballez pas. Je vais vous donner des preuves. Mais c'est tout une histoire.

Puis, comme il avait lu Molière, il ajouta, sans doute pour montrer son savoir :

— Voiturez-vous une chaise ?

Après un temps :

— Vous êtes né de parents... de parents.

Il n'osa pas avouer quels parents, et ce fut brusquement qu'il ajouta :

— Vous comprenez... Aussitôt que vous fûtes né, votre père vous fit déposer sur le seuil d'une maison dans laquelle demeuraient de bonnes gens. Ce sont eux qui vous ont élevé. Avant de mourir, ayant remords de ce qu'il avait fait, votre père déshérita un cousin et vous légua sa fortune entière. Mais, sachant quelle position vous aviez, il a ajouté une clause qui se lit ainsi :

Si mon fils Pierre accepte ce legs, il faut qu'il cesse d'être cocher, et entre de suite dans le grand monde où il portera dignement, je l'espère, le nom que je lui laisse.

— Ainsi conclua le notaire (car c'était un notaire) vous n'avez qu'à répondre.

— Je resterai cocher, dit Pierre.

L'homme de loi sursauta.

— Vous refusez ?

— Oui !... Être riche, c'est beau sans doute, mais être cocher c'est magnifique, splendide, tous les superlatifs de beauté. Puis, j'aime mieux avoir le ciel bleu sur la tête, qu'un plafond doré.

Je préfère rire que de me contraindre à sourire. Du reste, quelle figure je ferais dans votre monde.

— Mais le neveu héritera jeune homme.

— Je m'en fiche.

Et Pierre s'en alla.

Il est encore cocher et le neveu bénit son nom.

Varaine

NOS GRAVURES

DÉSASTRE MARITIME : CENT CINQ PERSONNES NOYÉES

Un terrible sinistre maritime, dans lequel 105 personnes ont péri, a eu lieu il y a quelques jours au large de Sable Island (Nouvelle-Ecosse) ; la nouvelle en a été apportée par le steamer allemand *Wieland*, venant d'Hambourg avec escalade au Havre, qui est arrivé à New-York, amenant les survivants du désastre.

Deux steamers danois, le *Geiser*, parti de New-York le 11 août pour Copenhague, et le *Thingvalla*, qui avait quitté Copenhague le 1er août à destination de New-York, se sont abordés à quatre heures du matin, et le *Geiser* a coulé bas en cinq minutes. Quatorze passagers et dix-sept hommes d'équipage du *Geiser*, parmi lesquels le capitaine Moller, commandant du steamer ont été sauvés par le *Thingvalla* ; mais soixante-douze passagers et trente-trois hommes d'équipage de l'infortuné steamer ont péri tués par le choc ou noyés.

Le *Wieland* a rencontré le *Thingvalla* le 14 août à midi, à environ 30 milles au sud de Sable Island ; voyant que ce steamer faisait des signaux de détresse, il s'en est approché, a appris le désastre et a recueilli à son bord non seulement les survivants de *Geiser*, mais aussi les 455 passagers du *Thingvalla* qu'il a amenés à New-York.

De son côté le *Thingvalla*, qui avait éprouvé des avaries, a mis le cap sur Halifax.

Au moment où la collision s'est produite, la mer était très grosse et le brouillard tellement épais qu'il était impossible de rien distinguer dans un rayon de 50 pieds. On n'est pas d'accord sur la question de savoir à qui incombe la responsabilité de l'abordage, et pour le moment il semble qu'il doit être attribué uniquement au brouillard. Toujours est-il que le *Thingvalla* a frappé le *Geiser* par le travers à tribord ; après le choc, les deux navires se sont séparés et le *Geiser* a coulé.

L'équipage du *Thingvalla* a fait tout ce qu'il a pu pour sauver les passagers et l'équipage du *Geiser*, sans s'occuper du danger qu'il courait lui-même par suite des avaries éprouvées par le *Thingvalla*. Malheureusement, l'état de la mer n'a pas permis de recueillir plus de trente-et-une personnes. Il n'y avait pas en ce moment-là d'autre navire en vue, et le *Wieland* était alors à une centaine de milles du lieu du sinistre.

LE PRINCE DE MONTÉNÉGR

Nicolas Ier, prince régnant de Monténégro (hospodar), est né le 7 octobre 1841. Il a été proclamé à Cettinge, sa capitale, en 1860, succédant immédiatement à son oncle Danile Ier. En novembre 1860, il a épousé la princesse Milène Pétrowna Vucotico, fille du sénateur Vucotico.

Le prince Nicolas a fait ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand.

De son éducation première, le souverain de Monténégro a conservé un sympathique souvenir pour la France, et à Cettinge, tout Français de passage est assuré d'un accueil bienveillant et cordial sous le toit du prince.

Le prince Nicolas a maintes fois fait preuve d'une haute intelligence, d'un esprit avisé et politique. Aussi sa capitale se transforme-t-elle à vue d'œil. Il est à la fois législateur, poète et soldat.

Le prince a publié plusieurs drames en vers qui jouissent chez les Slaves d'une flatteuse popularité.

LE ROCHER DE PERCÉ

Un rocher très remarquable planté en pleine mer sur la rive sud de Murray Bay à une distance de 50 pieds du rivage. Il a une hauteur d'environ 300 pieds, une longueur de 300 verges et une largeur de 30 verges environ.

Il y a dix ans ce rocher percé de deux ouvertures, se fendit avec un bruit épouvantable ; c'est à la suite de ce cataclysme qu'une partie du roc s'est trouvée détachée de l'autre, ainsi que le fait voir notre gravure.

Ce rocher est le séjour d'une grande quantité d'oiseaux de mer dont les pêcheurs de la côte retirent un bénéfice quelconque.

On croyait fermement jadis, que quiconque avait escaladé ce rocher n'en revenait jamais ; cette croyance est aujourd'hui éteinte. Un jeune audacieux réussit un jour à grimper sur le faite du roc ; son expédition eut plusieurs imitateurs qui y vinrent chercher les œufs des oiseaux de mer. Ces voyages se continuèrent dans la suite et devinrent si fréquents que les oiseaux commencent à s'éloigner du rocher. Aujourd'hui, l'ascension du rocher ne peut se faire, d'après la loi, que pendant une certaine période de l'année ; de cette façon les oiseaux de mer qui l'habitaient ont pu y revenir en aussi grand nombre qu'autrefois et y déposer leurs œufs à la grande joie des gens de la côte.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AOUT a eu lieu le 1er Septembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No.	887.....	\$50
2e prix,	No.	4 803.....	25
3e prix,	No.	12,003.....	15
4e prix,	No.	12,798.....	10
5e prix,	No.	15 821.....	5
6e prix,	No.	2,341.....	4
7e prix,	No.	1,341.....	3
8e prix,	No.	796.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

112	4,820	9,707	13,845	19,779	27,637
214	5,217	10,028	14,283	20,405	27,682
680	5,237	10,071	15,051	20,825	27,842
757	5,585	10,290	16,196	21,056	27,907
763	5,806	10,701	16,353	21,944	27,926
849	6,015	10,810	16,422	22,407	28,326
1,088	6,108	11,502	16,461	24,020	29,160
1,630	6,352	11,604	16,550	25,139	29,921
1,841	6,703	11,860	17,137	25,697	30,091
2,074	7,969	11,899	17,170	25,702	30,457
2,220	8,054	12,178	17,524	25,935	30,892
2,407	8 258	12,802	17,803	26,071	30,948
2,540	8,829	13,347	17,856	26,416	31,869
2,937	8,872	13,692	18,103	27,134	31,896
4,250	9,003				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

L'amour du travail est la vertu de l'homme et de la société.—A. GÉRIN-LAJOIE.

LA MODE PRATIQUE

UN PEU DE MODE

Afin de tenir mes lectrices au courant des nouveautés, je cite en désordre les plus jolies choses que j'ai notées pour elles et qu'il sera très simple de modifier selon ses besoins.

D'abord les péliés-entièrement en dentelle, noire ou blanche, plissée en surplus. Les boas ou les fraises en dentelle ou en tulle point d'esprit. Le nœud de moire ou de faille avec motifs ou monogramme de joaillerie, supportant un porte-mousqueton auquel on suspend la montre. L'évantai semé de perles habilement disposées de manière à présenter sur sa tranche, quand il est fermé, le nom de celle qui le possède.

Les costumes de ville en plongées avec petit frac ouvrant sur des chemisettes de saurh vert olive; ceux en lainages glacés pour les jours frais. Les plissés font fureur, en guise de col. Les Bouffants ne se disposent plus en longs mais en travers, d'une façon souple et gracieuse. Sur une robe noire un plastron de Chantilly délicatement brodé de paille est une fantaisie très réussie. Le déchiqueté continue sa vogue; seulement au lieu de le porter simple, on le double d'une couleur différente. Beaucoup de corsages croisés, de manches bouffantes, et de ceintures droc-toire.

Les chapeaux de crin se porteront jusqu'à la Toussaint. Toutes les formes vont s'abaisser. Les grandes formes deviendront très plates, et on les garnira de plumes d'autruche posées sur les bords en rond. Quelques chapeaux sans fond ont été lancés. Les falnes de hêtres, les noisettes, les feuillages d'autonne avec bois dépouillé seront les suc-cès de l'arrière-saison, sans pour cela causer de préjudice au raisin, qui aura toujours ses partisans.

On prépare aussi de délicieux petits bonnets en tulle d'or et entredeux de velours. Il est bien entendu que les ledits bonnets ne sont pas des coiffures d'intérieur, mais bien des chapeaux. A propos de cela je dirai que la mode nous est venue d'Angleterre de porter sur les cheveux, dans la maison, des petits poufs de dentelle, de ruban, de soie souple, etc., etc. Cet usage est surtout adopté par les dames qui ayant un coiffeur ne venant souvent que fort tard, se démêlent et passent sur leur tête, en attendant ce petit ornement pour bannir l'air trop négligé.

Enfin je notifie que les veuves ou divorcées se marient en mantille et non plus en chapeau.

COUSINE JEANNE.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Potage de mouton à l'anglaise. — Mettez dans du bouillon une épaule de mouton, des navets en assez grande quantité, quelques oignons, des pieds de céleri, sel, poivre, girofle et gingembre. Après avoir bien écumé, laissez bouillir doucement pendant trois ou quatre heures et servir la viande et les légumes dans le bouillon.

Purée de carottes. — On fait cuire les carottes, coupées en morceaux, baignant dans l'eau salée, avec un peu de beurre et un oignon; lorsqu'elles sont parfaitement cuites, on les jette dans un passoire pour les laisser égoutter, puis on les passe. On assaisonne cette purée comme les autres en employant de préférence un bouillon, mais on ajoute une cuillerée de farine; un moment où on la tourne dans le beurre chaud.

Ballon de pommes de terre. — Epluchez et écrasez des pommes de terres cuites à l'eau. Formez-en une pâte à consistance ferme, ajoutez y des œufs, dont vous battez les blancs en neige; un peu de crème, persil, ciboule, muscade et sel. Avec la pointe du couteau prenez gros comme une noisette de ce mélange, bien battu, et faite glisser dans une friture bien chaude. Cette

pâte se boursoufle, forme un petit ballon d'un beau jaune d'or, gros comme....., tenez, charmante lectrice, juste à la mesure de votre jolie bouche. Essayez...

Méthode très simple pour faire du miel excellent sans le secours des abeilles. — Vous prenez trois livres de sucre commun, "cassonnade" et vous les mettez dans une chopine d'eau que vous versez dans une casserole sur le feu jusqu'à ce qu'elle bouille. Ensuite quand elle est bien bouillante, vous jetez un peu d'alum pulvérisé, vous retirez et coulez le tout dans un morceau de toile fine. Ensuite vous y versez deux ou trois gouttes d'essence de rose et vous laissez refroidir.

DÉCÈS

LANCOT.—En cette ville, le 2 courant, à l'âge de 66 ans, Dame Philomène Méuard, épouse de feu Théophile Lancôt.

Pensionnat des Sœurs de Sainte-Anne (STE-CUNEGONDE)

L'ouverture des classes de ce magnifique Couvent est fixée pour JEUDI, le 13 SEPTEMBRE, dans la nouvelle bâtisse, rue St-Antoine, partie Ouest, Montréal.

Dans quelque jours, le MONDE ILLUSTRÉ donnera une vue générale de l'édifice.

Les personnes désirant des renseignements pourront les obtenir en s'adressant à la Révde Sœur Supérieure du Couvent de Sainte-Cunégonde, 708, rue Albert.



PROVINCE DE QUÉBEC

Département des Terres de la Couronne

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 août 1888.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux dispositions de l'Acte 88 Victoria, chapitre 9, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans la salle de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, mercredi, le 17 octobre prochain, à 10 h. A. M., aux conditions insérées plus bas, savoir :

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists various lots with their respective areas.

Agence du Bas Ottawa

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists lots in the Bas Ottawa agency.

Agence de la Chaudière

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists lots in the Chaudière agency.

Agence de Montmagny

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists lots in the Montmagny agency.

Agence de Saint-Maurice

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists lots in the Saint-Maurice agency.

Agence de Rimouski

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists lots in the Rimouski agency.

Agence de Lac St-Jean

Table with columns: Location, Milles carrés. Lists lots in the Lac St-Jean agency.

Table with columns: Location, milles carrés. Lists various land parcels with their areas.

Table with columns: Location, milles carrés. Lists parcels under the Agence Grandville.

Table with columns: Location, milles carrés. Lists parcels under the Agence de Bonaventure.

Table with columns: Location, milles carrés. Lists parcels under the Agence du Saguenay.

Table with columns: Location, milles carrés. Lists parcels under the Agence de Gaspé.

CONDITIONS DE LA VENTE

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix à être déterminée le jour de la vente.

Ces locations seront adjugées aux plus hauts enchérisseurs. Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale; autrement la vente sera nulle et non avenue.

Des locations une fois adjugées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans, indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents pour ses localités, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHE, Assistant Commissaire des Terres de la Couronne

N. B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par Ordre en Conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.



CHASSE ET PECHE

PROVINCE DE QUÉBEC

TEMPS DE PROHIBITION

CHASSE

(47 Victoria, ch. 25; 50 Victoria, ch. 10) 1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.

2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B.—Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, d'un caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier seulement), du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécasse, bécassines, perdrix de toutes espèces du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec-scies), huards, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B.—Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc, les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux perchés, tels que : les hirondelles, le tritri, les fauvettes, les moucherolles, les pics, les engoulevents, les pinsons, rossignols, oiseau rouge, oiseau bleu, etc, les mélanges, les chardonnerets, les grives, (morle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros-becs, l'oiseau-mouche, les coucous, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voyageur, (tourte), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les pies-grèches, les gais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B.—Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Quiconque n'a pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisée par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

PECHE

1 Saumon (à la ligne,) du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche,) du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc,) du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, lunge et winnoniche, du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B.—La pêche à la ligne (canne et ligne) SEULE est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières sous le contrôle du gouvernement de cette Province et qui ne sont pas sous bail. Ce permis n'est valable que pour le temps, l'endroit et les personnes qui y sont indiqués.

DEPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 13 juillet 1888.

E. E. TACHE,

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No. 426 — ANAGRAMME

Ce qu'est la touchante voix
De m. toute belle.
Ce qu'est la fleur que je vois
Resplendir sur elle.

No 427. — CHARADE

Amis, mon Premier est indispensable
Soit à la chambrée ou bien au château ;
L'été, mon Second, surtout s'il fait beau,
Peut, aux amoureux, être favorable ;
Mon Tout est, parfois, plus utile encor
Car il peut avoir la valeur de l'or !

SOLUTIONS :

No 421. — Le mot est : Pan-talon. (Dans la deuxième ligne de ce problème il faut lire Dernier au lieu de Premier).
No 422. — Les mots : Brothaha — Habile — Haletant.
No 423. — Le mot est : Sommeil.
No 424. — C'était pour cacher le désastre de ses dents (Sedan).
No 425. — C'est le pied de nez.

ONT DEVINÉ :

Mlle Délia Dufresne, Trois-Rivières ; Mlle Alvina Robitaille, Québec ; Chs Page Saint-Jean ; Mlle Emma Blanchard, Fortunat Bourbonnière, Mlle B. Paquin, Montréal.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 A 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquée. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi ; Dessin artistique : Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX G. ERI

Lisez l'important témoignage suivant du Rév. N. Guéroul, ministre de l'église d'Angleterre, Berthier, Can., qui parle par lui-même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand service pour cette maladie.

N. GUÉROUL

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulaires contenant d'importants certificats env. yez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B. — Pour la dyspepsie ou l'indigestion buvez l'eau après chaque repas, et pour la constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10-RUE DE BRESOLES-10
(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

8416



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Rentrée des Classes

La maison WM. KING & CIE. invitent spécialement tous les parents qui ont des enfants à mettre en classe de venir voir leur assortiment de Lits en Fer, Sommier, Matelats, Bureaux, Ghiffoniers, Lavemains, Chaises, Pupitres, etc. Prix des plus raisonnables.

WM. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

LA Nourriture



Lactée EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle remplace parfaitement bien le lait de la mère et sauve souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE DYSPÉTIQUE elle est de la plus grande valeur. Elle est la nourriture La Plus Recherchée pour l'Enfant, La Meilleure pour l'Invalide La Plus Agréable au Gout La Plus Economique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00
Nous enverrons une photographie cabinet du Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année. Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins nécessaires à donner aux enfants et aux invalides. En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00. WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

A LA PHARMACIE DU PEUPLE

On trouvera toujours à cette maison, outre les remèdes patentés de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces, Fleurs, Bourgeons, Duvels, etc., etc. Aussi une grande variété de graines pour oiseaux, nids et bains. Une visite est sollicitée.

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).
CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux divers expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorete, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, de jus \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteille.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porc laine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN,
AGENT GENERAL POUR LE CANADA
243, RUE ST-ANTOINE

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi de chaque mois

LE SEIZIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

MERCREDI, 19 Septembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un Immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de..	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie attire l'attention de ses clients sur les importants changements opérés dans la nomenclature des lots et les informe en même temps qu'elle discontinu la Deuxième Série (billets de 25 cent s.)



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIERE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.
Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 septembre 1888

L'EXPIATION

TROISIÈME PARTIE

III.—LA FAIM

QUANT aux deux enfants que j' ai volés par votre ordre, monsieur le duc, quant à la fille de la duchesse et au fils du docteur, c'est autre chose : il se peut qu'ils soient encore de ce monde, quelqu'un a pu les accueillir à l'endroit où je les avais attachés à un arbre, et j'avoue que s'ils apparaissent tout à coup devant nous, l'imbroglie se compliquerait singulièrement. Pour éviter ce désagrément, il n'y a qu'un seul moyen : les faire disparaître, s'ils n'ont pas déjà cessé d'exister. L'entreprise est assurément hardie et difficile ; mais je m'en charge et je l'accomplirai. Seulement quelle sera ma récompense ?

Pablo Garcia lança un regard d'approbation au forçat. Celui-ci se redressa en faisant un mouvement triomphant.

Le duc, plongé dans son fauteuil continuait à trembler on eût dit que toutes ses forces l'avaient abandonné du même coup. Le front penché, il avait écouté jusqu'au bout le faussaire, pour ainsi dire avec indifférence.

Lorsque Genaro eut fini, don Alexandre leva lentement les yeux sur Pablo, comme pour lui demander ce qu'il devait répondre.

—Tu dis, fit l'ancien intendant en s'adressant au forçat, que tu sais où sont ces enfants.

—Je dis que je crois avoir un moyen infailible de mettre le duc de Balboa à l'abri de leurs réclamations.

Il s'arrêta un instant, essaya un sourire infernal, et reprit :

—Infailible assurément, mais pas commode. Il y a des dangers. J'aimerais mieux forcer un coffre-fort. Mais, bah ! il n'y a que les lâches qui ne risquent rien.

Il réfléchit encore un moment ; puis d'une voix brève, sans transition :

—Pour exécuter mon plan, je demande cent mille duros.

L'intendant attendait la réponse du duc.

Don Alexandre se taisait.

—Monsieur le duc connaît mes conditions, dit le forçat après un long silence. Il ne me reste plus qu'à savoir s'il les accepte.

Le duc releva la tête avec fierté.

—Je refuse, dit-il. Je suis las de cette lutte. Allez, laissez-moi.

Genaro et Pablo s'interrogèrent des yeux. Ils étaient loin de s'attendre à cette réponse.

—Nous devons donc vous sauver malgré vous, monsieur le duc, fit l'intendant.

Et, indiquant d'un geste la porte au forçat, il sortit avec lui.

Le duc ne les arrêta point. Il s'était abîmé dans ses réflexions. A le voir ainsi, on eût cru un coupable écrasé sous le poids de sa conscience et

prêt à se livrer à la justice sans vouloir défendre sa vie. Le remords commençait à l'agiter, et l'amour paternel s'effrayait de la terrible expiation qui s'annonçait.

Don Alexandre ne vit pas qu'une main blanche écartait doucement le rideau fermé de l'alcôve au fond de la pièce et livrait passage à la tête d'une jeune fille pâle, triste, les yeux baignés de larmes. C'était Anita.

V.—PÈRE ET FILLE

L'alcôve communiquait par une porte avec la chambre voisine de celle du duc. Congédiée par son père, la fille de don Alexandre, inspirée par le soupçon, était rentrée par cette porte et, cachée derrière le rideau, elle avait assisté à la conversation.

Instruite ainsi en partie du redoutable secret, son premier mouvement avait été celui de l'amour filial. Elle ne connaissait pas encore le passé de son père, mais, quel qu'il fût, elle était prête à



Elle tendit avec effusion la main à l'officier.—(Voir page 40, col. 3.)

tout pardonner.

—J'irai avec lui au bout du monde, pensait-elle, et mon attachement lui tiendra lieu de tout.

Mais presque en même temps une autre réflexion avait traversé son esprit.

—S'il se voit découvert par moi, il mourra de honte.

Elle demeura quelques instants immobile, indécise, puis, sans faire de bruit, elle laissa retomber le rideau et se recula au fond de l'alcôve.

Le duc était encore livré à ses pensées lorsqu'un domestique vint lui remettre un billet. Don Alexandre déchira précipitamment l'enveloppe, lut en tremblant : puis d'une voix suffoquée, ordonna d'introduire le nouveau visiteur.

—C'était inévitable, dit-il.

Cinq minutes plus tard, le colonel faisait son entrée dans la chambre. Il eut un mouvement

de dédain en s'avançant vers le fauteuil de don Alexandre, qui était abandonné à la prostration.

—Je suppose, dit l'officier froidement, que vous connaissez l'objet de ma visite.

Le duc fit un signe de tête affirmatif.

Aujourd'hui, reprit le colonel, avec un calme cent fois plus effrayant que la colère, je suis en possession de documents qui mettent votre crime hors de doute.

—Plus bas, de grâce, parlez plus bas, supplia le duc promenant autour de lui un regard anxieux.

—Vous possédez une fortune de plusieurs millions qui ne vous appartient pas.

Don Alexandre ne fit aucun geste de dénégation. Il ressemblait à un corps inerte, sans ressort, ployable pour quiconque n'eût pas connu la cause de son écrasement moral.

—Téré-a de Balboa, continua l'officier, a laissé une fille, héritière de ces biens que vous détenez depuis seize ans. J'ai les preuves de tout ce que j'affirme, vous le savez, car c'est à votre complice que je les ai arrachés et je les remettrai à la justice quand je le voudrai.

—Vous ferez ce que vous croirez devoir faire, dit le duc recouvrant son orgueil.

—Avant tout j'exige que vous me disiez ce que vous avez fait des enfants du docteur Herbin. Ils ont été enlevés par votre ordre, que sont-ils devenus ?

Le duc ne répondit pas. Tout son corps se secouait convulsivement. Les paroles du colonel s'abattaient sur lui comme des coups de massue.

Il jeta un cri et cacha son visage dans ses mains.

Mais don Carlos était implacable.

—Répondez, Alexandre de Balboa, qu'avez-vous fait de ces enfants ? Votre silence épuise ma patience. Malheur à vous si un autre crime s'est joint à tous ceux que je connais !

Le duc leva péniblement la tête.

—Ah ! dit-il, Dieu me châtie durement. Je vous l'ai déjà déclaré, j'ignore où sont ces enfants.

—Vous mentez. C'est votre complice qui les a lâchement volés. Il a dû rendre compte de son infâme mission. Encore une fois, qu'a-t-il fait d'eux ?

Le duc s'était redressé, le sang au front.

—Vous m'insultez, dit-il, parce que je suis malade, sans défense. C'est une lâcheté, qu'en toute autre circonstance je n'aurais pas laissée impunie. Quels que puissent être vos doutes sur la sincérité de mon affirmation, je n'ai qu'une seule réponse à vous faire.

Sur le salut de mon âme, je vous jure que je ne sais pas où sont ces enfants. Celui qui les a enlevés a dû les abandonner dans sa fuite.

Le colonel fit un geste d'incrédulité et de mépris.

—Alexandre de Balboa, dit-il, je croyais n'avoir affaire en vous qu'à un assassin. Je vois que vous ajoutez l'hypocrisie à la scélératesse. Eh bien, écoutez ceci : je suis décidé à tout ; j'arracherai le masque dont vous vous couvrez pour tromper les hommes, je vous livrerai sans pitié au bourreau. Ne l'oubliez pas.

Epouvanté par cette menace, le duc attachait sur son interlocuteur des yeux hagards, sortant de leurs orbites ; et étendant vers lui les bras comme pour l'implorer :

—J'ai dit la vérité ; j'ignore ce que l'on a fait de ces enfants.

—C'est bien, le tribunal se chargera d'éclaircir ce mystère.

Il y eut un long temps de silence. Le colonel restait les bras croisés, le regard cloué sur le duc.

Tout à coup don Alexandre eut un soubresaut, il fit un effort désespéré pour se lever et se laissant tomber à genoux devant don Carlos :

—Pitié ! dit-il en sanglotant. Pitié ! non pour moi, je ne mérite aucune miséricorde, mais pour elle, pour ma fille, qui ne survivra point au déshonneur de son père. Vous voulez les millions de la duchesse. Vous les aurez. Vous voulez me faire subir la peine du talion. Je la subirai. La duchesse a été empoisonnée. Versez moi du poison. Je le boirai.

Le duc étreignait les genoux du colonel. Don Carlos le considérait sans sourciller, sans parler.

—Je ferai tout ce que vous voudrez, dit le duc, je me soumettrai à toutes les expiations que vous réclamerez, mais grâce pour ma fille ; ne faites pas retomber sur elle la responsabilité de mes fautes.

Les sanglots étouffèrent sa voix.

—Vous aimez votre fille, dit enfin le colonel, et ce sentiment est sans doute le seul qui ait survécu en vous. Vous préférez la mort au scandale.

—Oui, sauvez ma fille et faites de moi ce que vous voudrez.

Le colonel garda le silence. Il réfléchissait. Le duc le regardait, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, le corps frémissant, attendant une parole de commiseration ou de clémence.

—Vous aimez votre fille, dit don Carlos, et vous oubliez qu'un père vous réclame la sienne.

Le duc plongea de nouveau sa tête dans ses mains.

—Alexandre de Balboa, fit l'officier avec sévérité, je n'ai pas à m'occuper de vos angoisses. Elles sont celles du criminel qui voit le glaive s'abattre sur sa tête. Vous n'avez pas eu pitié de Térésa, je n'ai pas à vous épargner ; œil pour œil, dent pour dent.

Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine de don Alexandre.

—Assez de lamentations, de supplications, reprit le colonel ; vous dites que l'homme qui a volé les enfants les a abandonnés. Cet homme était un de vos serviteurs, où est-il ?

Le duc hésita un instant, puis en balbutiant :

—Je l'ignore.

—Vous mentez.

Monsieur !

Le duc s'était relevé automatiquement sous le coup de fouet de cet affront, mais le colonel ne lui donna pas le temps de prononcer une parole.

—Et afin que vous sachiez que c'est Dieu lui-même qui vous châtiara, Alexandre de Balboa, apprenez ceci : le docteur Herbin est à Madrid et sa femme est avec lui.

Cette brusque révélation produisit sur le duc l'effet d'un coup de foudre. Il essaya de répondre ; il n'y parvint pas. Ses deux mains se portèrent à sa gorge : il étouffait. Tout à coup il s'abattit dans son fauteuil, son visage pâlit affreusement, ses membres se raidirent.

Don Carlos, cédant à un instinct d'humanité, chercha du regard le cordon de la sonnette. Au moment où il étendait le bras, le rideau de l'alcôve s'ouvrit.

Ana de Balboa était devant lui. Elle tenait dans la main un flacon de cristal.

Le colonel eut une exclamation de surprise en apercevant cette jeune fille, dont la beauté semblait tenir du prodige, et dont la physionomie révélait une profonde douleur :

—Mon père, mon père ! dit elle en s'approchant vivement du duc et en déposant un baiser sur son front livide.

Elle n'obtint pas de réponse. Les yeux immobiles de don Alexandre et ses membres glacés attestèrent qu'il avait perdu connaissance.

—La victoire vous a été facile, monsieur, dit elle en s'adressant au colonel, mais le vainqueur n'a pas le droit d'en être fier.

—Sénorita !

—Je sais tout, monsieur. Si mon père me voyait ici en ce moment, il mourrait. Je n'ai pas à vous parler devant lui ; mais je veux avoir avec vous une explication.

Elle sonna. Rosita parut.

—Conduisez monsieur au salon.

Don Carlos s'inclina et suivit la soubrette.

Anita avait versé une partie du contenu du flacon dans son mouchoir et tamponnait le front de son père, en lui faisant respirer la liqueur fortement aromatisée.

Peu à peu don Alexandre reprit ses sens. Ses yeux, lourdement appesantis s'ouvrirent lentement. Il semblait sortir d'un rêve.

—Quelle terrible douleur ! dit-il en portant les mains à ses tempes.

Anita enlaça de son bras le cou de son père.

—A quoi donc ai-je songé ? demanda-t-il.

—A moi, sans doute, dit-elle affectueusement.

—A toi, fit le duc avec étonnement, comment es-tu là ?

—Tu as sonné, je suis accourue et je t'ai trouvé évanoui.

Le duc jeta autour de lui un regard inquiet. Il cherchait le colonel.

Ne le voyant pas, il dit à voix basse :

—Oui, je me souviens, mes idées s'égarèrent, ma vue s'obscurcissait, j'ai appelé... oui, je me souviens.

Il poussa un soupir, comme pour soulager sa poitrine du poids qui l'oppressait.

—Cet homme n'est pas aussi cruel que je le croyais, murmura-t-il à part lui. Il a sonné pour me faire donner du secours et il est parti. Mais il reviendra...

Ses yeux continuaient à rouler dans leur orbite, interrogeant tous les recoins de la pièce.

Anita s'était assise près de lui et gardait le silence en s'efforçant de sourire.

L'assurance et le calme de la jeune fille mettaient de croire qu'elle ignorait la visite de don Carlos et la scène qui venait d'avoir lieu.

Le duc dévora secrètement ses angoisses et se renferma dans le mutisme. Puis, au bout de quelque temps, pour échapper aux questions.

—Je voudrais prendre un peu de repos, ma chère Ana, fit-il.

—Tu me chasses, mon père.

—Non, non, tu sais bien que rien ne m'est plus agréable que ta présence.

—Dis que tu as un caprice, que tu veux être seul. C'est bien, je respecterai ta volonté. Je te laisse... à la condition que tu dormiras au moins deux heures. Est-ce entendu ?

Il l'attira doucement à lui et l'embrassa sur le front. Un instant après elle avait quitté la chambre.

Il y avait une demi-heure que le colonel attendait dans le salon où l'avait introduit Rosita. Dès son entrée dans la pièce, son attention avait été captivée par un portrait de jeune fille, dont les yeux bleus, d'une pureté infinie, reflétaient une âme chaste et noble. Dans ces traits d'une rare distinction, dans l'ensemble de ce visage serein, témoignait du calme de la conscience, il lui semblait retrouver un vague souvenir d'une autre image qu'il avait gravée dans son cœur.

Une force mystérieuse le clouait devant ce tableau. Il se demandait où il avait aperçu cette jeune fille qui ne lui était pas inconnue, et il avait beau interroger sa mémoire : elle demeurait rebelle.

—N'est-ce pas, colonel, qu'elle est divinement adorable ?

Il s'arracha brusquement à sa rêverie. Ana de Balboa venait de lui parler.

—Veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre, dit-elle, mais la défaillance de mon père a duré plus longtemps que je ne le croyais.

Et voyant que Rosita était restée sur le pas de la porte :

—Va, dit-elle, laisse-nous et ne nous interromps sous aucun prétexte.

La soubrette se retira.

—Colonel, dit la jeune fille, j'ai une prière à vous adresser.

Il y avait dans ces paroles tant de grâce et d'innocence, et dans ce regard qui les accompagnait tant d'anxiété, que don Carlos ne put s'empêcher de répondre :

—Que désirez-vous de moi, sénorita ?

—Je n'ose et ne puis vous dire, monsieur, répondit-elle avec un accent qui trahissait ses tourments, je n'ai droit à rien. J'ai commis l'indiscrétion de surprendre votre entretien. Je n'ai

pas à rechercher si vos accusations sont fondées. Don Alexandre est mon père. Jamais je ne pourrai voir en lui un criminel, quels que soient vos griefs. Je suis sa fille, je l'aime, et cet amour filial, rien ne l'arrachera de mon cœur.

Elle s'arrêta. Les larmes, échappées de ses beaux yeux, ruisselaient sur ses joues blêmes.

Le colonel ne put maîtriser un mouvement d'émotion :

—Nous nous trouvons, sénorita, dit-il, dans une situation cruelle. Vous implorez pour votre père c'est votre devoir ; mais le mien n'est pas moins impérieux.

Anita poussa un soupir de douleur.

—C'est vrai, dit-elle. Aux yeux des hommes, toute vengeance paraît légitime, quand elle croit procéder d'accusations fondées. Mais quel avantage vous assurera la peine du talion que vous réclamez ? Œil pour œil, dent pour dent, avez-vous dit ; est-ce bien là ce qu'exige la duchesse Térésa, maintenant qu'elle est avec Dieu, qui commande d'oublier les offenses ? Elle même ne vous prie-t-elle point en ce moment pour mon père comme je le fais ?

La voix de la jeune fille avait un accent si vrai, si pénétrant que don Carlos, malgré lui, sentait faiblir sa rancune. Il pensait à Claudie et il se disait qu'elle avait, si elle vivait encore, le même âge que celle qui le suppliait, et il souhaitait qu'elle aussi eût ce cœur débordant d'affection filiale.

—Cette clémence que vous invoquez, sénorita, dit-il enfin, n'est pas le propre des hommes, mais de Dieu.

—Et qui défend aux hommes de ressembler à Dieu ?

Le colonel la considéra sans répondre.

—Vous oubliez, sénorita, fit-il après un long silence, que mon amour paternel est aussi alarmé que votre amour filial. J'ai une fille, jeune comme vous, et si elle a reçu de Dieu les dons qu'avait sa mère, si elle est encore de ce monde, elle doit être belle et bonne comme vous. Vous savez par qui et comment elle a été enlevée. Dieu ne me commande-t-il point de tout sacrifier pour la retrouver.

—Et si elle vous était rendue ?

—Je bénirais ceux qui me donneraient ce bonheur.

Il y eut un nouveau silence.

—Ah ! si Dieu me faisait cette grâce, si je voyais Claudie, s'exclama l'officier.

—Je chercherai votre fille, dit Anita avec résolution.

Et elle ajouta d'un accent convaincu :

—Je la trouverai.

Don Carlos fit un geste d'incrédulité.

—Mon père vous a dit, colonel, que les enfants enlevés avec la femme du docteur Herbin ont été abandonnés par un de ses serviteurs, dont il s'est refusé à vous faire connaître le nom. Ce nom, je le saurai. Ce sera le point de départ de mes investigations. J'ignore si vous avez quelque confiance en moi, colonel, mais Dieu me secondera pour désarmer votre colère et pour vous réconcilier avec le duc de Balboa.

—Cette réconciliation est impossible. Les hommes n'ont pas de ces pensées angéliques.

—Parce qu'ils n'écoutent que leurs passions et leurs haines. Mais ce n'est pas à moi, pauvre jeune fille, de vous dicter votre conduite...

Don Carlos semblait vaincu par cet idéal d'innocence et d'héroïsme.

—Colonel, reprit Anita, ne repoussez pas ma prière, je vous en conjure, suspendez votre courroux contre mon père. Ne prenez aucune décision avant huit jours.

—En huit jours votre père a le temps de fuir.

—Je l'en empêcherai, dit la jeune fille laissant couler ses larmes. S'il ne veut pas m'écouter, je resterai comme otage.

—J'attendrai, dit le colonel.

—Merci.

Elle tendit avec une effusion ingénue la main à l'officier.

Don Carlos eut un mouvement d'hésitation : puis, subjugué par la candeur du regard virginal qui le suppliait, il répondit à la démonstration faite avec une si sublime sincérité.

Quelques minutes après, il quittait l'hôtel de Balboa.

VI.—COMÉDIE

Pablo Garcia était rentré chez lui après avoir donné rendez vous à Genaro. L'ancien intendant trouva son fils, Juan Antonio, paresseusement étendu de tout son long sur un canapé.

—Toi ici, à cette heure, quand tu devrais être à ton bureau? On t'a donc congédié?

—Cher père! j'ai pris d'office vingt-quatre heures de vacances. Si mon chef de division y trouve à redire, je lui répondrai que lorsqu'on va mettre la main sur une fortune de plusieurs millions, on a bien le droit de se moquer un peu d'un raitement de huit ou dix mille réaux.

—Je suis peu d'humeur, dit-il, à écouter aujourd'hui tes billevesées.

—Je parle très sérieusement. Personne ne sait mieux que toi qu'il suffit d'une chiquenande donnée à la roue de la fortune, pour changer d'un coup de baguette magique un pauvre en millionnaire.

L'ancien intendant ouvrit un secrétaire, y prit quelques papiers qu'il mit dans sa poche et se dirigea vers la porte.

—Ne t'en va pas, dit Juan, j'ai à te parler.

—Je n'ai pas de temps à perdre.

—C'est bien, je m'adresserai directement au duc de Balboa.

—Au duc? Pourquoi?

Pablo avait fait un geste de surprise et s'était arrêté.

—Je trouve que tu ne te presses guère à servir mes intérêts. Je t'ai demandé de réclamer de don Alexandre deux services pour moi: *primo*, ma nomination de gouverneur; *secundo*, la demande de la main de Virginie Stone. J'ai patiemment attendu le résultat de ta démarche. Aujourd'hui je veux une solution.

—Tu veux?

—Sans doute. Je joue mon rôle auprès d'Horace comme tu me l'as dicté. J'entends que ce ne soit pas un rôle de dupe.

—Il me semble que tu me menaces? dit Pablo en se mordant les lèvres.

—Peut-être. Toujours est-il que je veux savoir à quoi m'en tenir. Elevé à ton école, je ne suis pas de ceux que l'on paie de vagues promesses.

L'ancien intendant se demandait quelle réponse il devrait faire à ce langage. Mais il connaissait le caractère de son fils, et il savait que le respect tenait peu de place dans cette âme modelée par lui-même. Il se contenta donc, prévoyant une bourrasque.

—En définitive, que veux-tu?

—Mon ambition est toute naturelle. Je veux épouser Virginie Stone, pour elle et pour ses millions. Ce mariage doit se faire dans un mois, ou il deviendra impossible. Il n'y a que toi et le duc pour y mettre obstacle. Je veux savoir si je puis ou non compter sur vous deux.

—Je t'ai dit que le duc ne s'est pas refusé à te venir en aide dans tes projets, mais rien ne presse à cet égard. Le duc a d'autres soucis, il est malade, les événements l'accablent. Il pensera plus tard à toi.

—Je ne puis attendre. Horace est mis en demeure par sir Richard, j'ignore pourquoi, de se marier avant la fin du mois. Si les deux mariages ne se font pas le même jour, je pourrai renoncer au mien.

—Quel motif sir Richard donne-t-il de cette exigence absurde?

—Je n'en sais rien; je te le répète, sir Richard est un excentrique qui veut, paraît-il, ce qu'il veut. Hier il a dit au peintre: ou ton mariage se fera au plus tard dans trente jours ou il ne se fera pas. Et mon cher et naïf Pasmolo, qui n'a pas, comme moi, l'habitude de répliquer quand son père a parlé, s'est incliné en restant abasourdi. Anita est instruite de cette résolution du quaker, et elle attend le rétablissement du duc, pour le préparer à la demande officielle que dit faire le père adoptif d'Horace. Déjà don Alexandre, avant cette maladie, avait eu un entretien avec sa fille.

—Et tu t'imagines que le quaker et sa fille t'accepteront, toi, les yeux fermés?

—Pas le moins du monde. Il y a des objections, des difficultés, mais le duc les lèvera.

—Comment?

—En refusant à Horace la main d'Anita.

L'intendant recula avec stupéfaction.

—En refusant, dis-je, à Horace la main d'Anita si l'on ne m'accorde pas celle de Virginie.

—Et si le duc ne se prête pas à cette comédie.

—Il s'y prêtera.

—Le duc quoique souffrant et faible, garde sa volonté de fer.

—La raison du plus fort sera la meilleure.

—Tu te crois le plus fort

—Je le suis.

—Et si je partageais l'avis du duc?

—Oh! alors je te l'ai déjà fait comprendre, j'agis tout seul. Ou tu veux ce mariage qui doit m'assurer des millions, ou tu ne le veux pas. Tu es ou avec moi ou contre moi. Choisi, mais décide. Si je dois te regarder comme ennemi, soit. Mes moyens de défense serviront aussi bien contre toi que contre le duc.

Un sourire malicieux erra sur les lèvres du jeune homme.

Tout à coup un soupçon jaillit dans l'esprit de Pablo Garcia. D'un bond il s'élança vers son secrétaire, l'ouvrit avec un mouvement fébrile, fouilla rapidement tous les tiroirs et poussa une exclamation de rage.

—Ah! tu m'as volé! Ma correspondance avec le duc était là. Elle a disparu. C'est toi qui l'as prise. Où sont ces lettres? Reads-les-moi. Je le veux.

Juan Antonio eut un éclat de rire accompagné d'un haussement d'épaules.

—Juan, tu as commis une action infâme.

—Belle parole, quand elle sort de la bouche d'un honnête homme! Tu as l'air de dire que cette correspondance, à laquelle tu sembles tenir plus qu'à moi, est compromettante pour le duc et pour toi. Dans ce cas, tu aurais dû la brûler. Je me suis rappelé tes conseils: il y a des papiers qu'il est bon d'avoir en sa possession. Tu les avais dans ton secrétaire. J'ai pensé qu'ils seraient mieux dans le mien.

Pablo Garcia saisit violemment son fils par le bras.

—Je veux ces papiers, entends-tu? ne me fais pas oublier que je suis ton père.

—Tu sais le cas que je fais de tes menaces, répondit Juan en se dégageant de l'étreinte. Le duc peut se fier à moi autant qu'à toi. J'irai lui parler moi-même. Je verrai s'il accepte mes conditions. Calme toi. Nous finirons par nous arranger.

Le jeune homme se leva en souriant et sortit nonchalamment. Pablo Garcia était resté interdit de cette froide audace.

—Ah! dit-il, j'ai donné la vie à un serpent, et je suis le premier à sentir sa morsure.

Le soir de cette même journée, Juan Antonio était assis dans l'atelier d'Horace Stone. Les deux amis causaient familièrement.

—Qu'as-tu fait depuis huit jours? dit le peintre. Voilà, je crois, huit siècles que tu n'es venu ici. Il s'est donc passé quelque événement extraordinaire?

—Aucun; mais je me range, voilà tout.

—Et tu deviens d'une assiduité exemplaire à ton bureau?

—Parfaitement.

—Tu n'as donc pas renoncé à tes projets d'enterrer ta vie de garçon?

—Moins que jamais. Ne faut-il pas que je suive ton exemple? Pylade ne saurait prendre d'autre chemin que celui d'Oreste. A propos, je te félicite.

—De quoi?

—Hé! de ton prochain mariage.

—Ha! il paraît que la nouvelle a déjà couru la ville.

J'ai été aujourd'hui au palais de Balboa m'informer de la santé du duc, et j'ai eu la bonne fortune de voir Anita. C'est elle qui m'a dit que don Alexandre avait donné son consentement.

—Le duc ne m'a rien refusé.

—Et il n'a rien su refuser à sa fille.

—Sais-tu que le duc m'a parlé beaucoup de toi.

—De moi?

—En termes élogieux. Je crois que si tu étais son fils il n'aurait pu me faire de toi un portrait plus flatteur.

—Le duc me connaît depuis mon enfance. Je ne puis avoir de juge mieux instruit de mon passé.

—Ni plus favorable à ta cause. Le duc m'a demandé pour toi la main de ma sœur.

Juan Antonio fit un geste qui jouait Pétonnement.

—Et quand t'a-t-il fait cette demande?

—Ce matin même.

—C'est singulier. Il ne m'en a rien dit cette après-midi.

—A sa place, tu aurais été aussi embarrassé que lui.

—Pourquoi?

Horace se rapprocha de son ami et lui prenant affectueusement les deux mains:

—Ecoute-moi, Juan, dit-il d'une voix un peu troublée. Dieu sait combien je voudrais te voir heureux...

—Et qu'est-ce donc qui m'empêche de l'être, puisque cela ne dépend que de toi.

—*Amigo mio*, je suis, il est vrai, le tuteur de ma sœur, mais je ne puis et ne veux prendre à son égard un rôle de don Basile. Virginie, quoi que mineure, est libre.

—Trêve de circonlocutions. Annonce-moi tout de suite que je dois bannir toute espérance.

—Je ne dis pas cela; seulement ma sœur est décidée pour le moment à ne pas se marier.

Juan Antonio fixa sur l'artiste un regard scrutateur.

—A quoi bon ces réticences! fit-il. Ai-je un rival?

Horace secoua la tête en signe de dénégation.

—Alors je ne te devine point, et pourtant je vois à ta physionomie que tu ne me dis pas toute la vérité.

Il y eut un temps de silence.

—Mets-toi à ma place, Horacio, reprit le fils de Pablo Garcia; s'il s'agissait d'Anita, tu serais aussi ému que moi. Tu sais tout l'empire qu'exerce sur une âme droite un amour sincère. Tu connais les angoisses que crée le doute. Si ta sœur a donné son cœur, pourquoi me le cacher? Je suis de ceux qui savent tout entendre. Encore une fois, dis-moi tout. Au nom de notre amitié, je t'en conjure.

Horace réfléchit un instant.

—Eh bien, soit, dit-il, tu as raison, il vaut mieux être franc. J'ai obéi au désir du duc et au tien en faisant part à ma sœur de tes vœux. J'ai échoué dans ma démarche.

Juan Antonio jâlit.

—Et quelle raison ta sœur a-t-elle donnée de son refus?

—Ce n'est pas un refus. Virginie s'est imposé un devoir dont elle a fait la loi suprême de sa vie et dont aucune autre considération ne pourra l'affranchir.

Juan Antonio eut un soubresaut.

—Tu parles par énigmes, s'écria-t-il.

—Tu n'ignores point, Juan, que nous ne sommes pas, Virginie et moi, les enfants de sir Richard Stone et je t'ai déjà raconté dans quelles circonstances nous avons été recueillis par lui. Virginie est convaincue que nos vrais parents ne nous ont pas abandonnés et que nous les reverrons un jour. Elle prétend qu'elle n'a pas le droit de disposer de son avenir sans leur consentement.

—Et s'ils sont morts?

—Nous n'en avons jusqu'ici aucune preuve. Ma sœur conserve encore plus ardemment que moi l'espoir de les retrouver.

—Mais, pour sortir de cette incertitude, quelles recherches a-t-on commencées?

—On ne s'en est pas fait faute, et toutes sont restées vaines. Les renseignements pris dans la localité où nous avons été trouvés attachés à un arbre il y a seize ans et demi, n'ont abouti à aucun résultat. Personne n'a pu rien nous apprendre.

Il y eut une nouvelle pause. Juan Antonio réfléchissait maintenant à son tour, la tête penchée sur sa poitrine.

—Les scrupules de ta sœur témoignent, dit-il, d'une piété filiale poussée jusqu'au culte. Cependant ils pourraient l'obliger à un célibat perpétuel.

—Virginie ne se croira autorisée à user de sa liberté que lorsqu'elle aura atteint sa majorité ou lorsque le décès de nos parents ne pourra plus être mis en doute. Alors elle donnera elle-même sa main à celui qu'elle en jugera le plus digne.

Juan Antonio ne répondit rien. Ses yeux se fixaient sur le parquet. Pendant quelques minutes, il resta immobile, embarrassé, tâchant de rassembler ses idées, n'y parvenant point.

Horace le remarqua, et, ne voulant pas augmenter la peine de son ami en maintenant la conversation sur ce terrain, il essaya sans succès de trouver un autre sujet d'entretien.

—Tes investigations ont dû être mal dirigées, s'écria tout à coup Juan, il est inadmissible que ce mystère n'ait pu être percé. Si tu veux me donner toutes les indications que tu possèdes, je reprendrai l'enquête et je te jure que je serai bientôt sur la voie de la solution.

Horace le remercia du regard.

—Tu nous rendrais un grand service à tous, dit-il, et nous te devrions une reconnaissance éternelle.

Juan Antonio s'était levé, électrisé par son enthousiasme.

—Je reviendrai demain, fit-il, et je m'entendrai, si tu le veux bien, avec sir Richard, à qui tu me présenteras. Dès que nous serons d'accord, je partirai ; il me sera facile d'obtenir de mon chef d'administration un congé illimité, et je reviendrai que lorsque j'aurai réuni toutes les pièces propres à former une conviction décisive.

Il se dirigea vers la porte de sortie.

—Tu t'en vas déjà ?

—J'avais oublié de te dire que je soupe chez mon père.

—Tu t'es donc réconcilié avec lui ?

—Nos querelles sont comme les orages d'été. Une fois passées, le baromètre revient au beau fixe. Adieu. A bientôt.

—Pauvre garçon ! murmura Horace quand il fut seul. Dieu veuille qu'il ne se fasse pas illusion.

Et une grosse larme trembla dans ses yeux.

Pablo Garcia était encore sous le coup de l'exaspération provoquée par l'inqualifiable conduite de Juan lorsqu'il vit, au moment où il s'y attendait le moins, entrer son fils.

Le jeune homme prit un fauteuil qu'il attira près de la cheminée et s'y laissa tomber.

Ce fut l'ancien intendant qui rompit le premier le silence.

—J'espère que tu es revenu à de meilleures idées, dit-il en essayant de prendre un ton sévère.

Juan leva la tête et regarda son père sans répondre.

A ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage à Genaro.

—Je vous apporte une grande nouvelle, dit le forçat d'un air triomphant, la nomination du duc de Balboa au poste de premier ministre de la couronne est, assure-t-on, soumise définitivement à la signature de la reine, et suivant toute probabilité, elle paraîtra après-demain dans la *Gazette officielle*.

—Tu vois, fit Pablo adressant à Juan un coup d'œil d'intelligence, qu'il ne me reste plus, quand tu le voudras, qu'un pas à faire pour assurer la réussite de tous tes projets.

Pablo Garcia savait qu'il ne gagnerait rien à heurter de front son fils et, mentalement, il se demandait s'il n'aboutirait pas d'une manière plus sûre par les voies de la conciliation.

—A quoi bon ? dit le jeune homme dédaigneusement du bout des lèvres. Je t'avais prévenu que tes tentatives perdraient tout. Le duc a parlé sans attendre ton avis. Il s'est fait auprès du peintre l'interprète de ma demande et il a obtenu...

—Un consentement ?

—Un refus.

L'ancien intendant et le forçat eurent tous deux le même mouvement de surprise.

Juan Antonio enfoua ses mains dans ses poches, étendit les jambes paresseusement, haussa les épaules, et avec un sourire qui tâchait de dissimuler son dépit :

—C'est un échec, dit-il.

Puis, se ravisant brusquement, il se leva, et clouant ses prunelles, sur celles du forçat :

—Un échec irrémédiable, répéta-t-il, à moins d'accomplir une condition que je ne puis réaliser.

Genaro soutient sans sourciller le regard du jeune homme.

—Bonne volonté, fit-il en soulignant sa maxime d'une intonation ironique, n'échoue point, même contre un rocher.

—Virginie Stone ne se mariera pas avant d'avoir retrouvé ses parents, reprit Juan Antonio

Le forçat fit un bond sur sa chaise.

—Et si ce qui te paraît impossible avait lieu aujourd'hui même ? questionna-t-il avec un accent qui stupéfia les deux autres interlocuteurs.

Puis, après une minute de contemplation, et sans leur laisser le temps d'interrompre :

—La señorita Stone, dit-il, en reprenant tranquillement sa place et en roulant avec indifférence sa cigarette dans ses doigts, la señorita, dis-je, ignore, fort heureusement pour nous, quel est son vrai nom. Elle se croit la sœur du peintre, et il convient pour la bonne issue de tes plans, Juan Antonio, et des miens, Pablo Garcia, d'exploiter habilement cette illusion.

Il alluma sa cigarette et en tira longuement une bouffée de fumée.

—Le hasard, continua-t-il, nous favorise. En allant, par ta demande, droit au cœur de cette jeune fille, tu y as fait vibrer, *muchacho*, un tout autre amour que celui que tu voulais y faire naître. Pourquoi ce cœur battrait-il à la première de tes paroles, surtout quand cette parole n'arrive à lui que sous la formule banale d'une sollicitation de prétendant ? La señorita Stone te connaît à peine. Tout ce qu'elle sait de toi peut-être, c'est que tu es l'ami de son frère, le fils du millionnaire Pablo Garcia, le protégé du duc de Balboa. Ces avantages ne suffisent point pour te faire aimer d'une femme dont l'innocence n'a pas dépassé la période de la simplicité. Pour mériter cette main, que tu t'es borné à faire demander officiellement, quelles preuves as-tu données de ton dévouement, quels services as-tu rendus, quelle reconnaissance te doit-on ? Combien ta situation ne changerait-elle pas tout à coup, avec quels transports tout différents ne serais-tu pas accueilli, si tu combats l'impatientte espérance de cette affection filiale si longtemps éprouvée par l'attente, si ce père, si longtemps regretté, tu le ramena dans les bras de son enfant, après l'avoir sauvé du plus grand des dangers ?

Juan Antonio le considérait fixement, prouvant par son mutisme qu'il ne comprenait pas.

—Un père est toujours un père, comme dit la chanson catalane : on l'accepte avec d'autant plus d'empressement et de joie que l'on s'est cru orphelin pendant seize ans ; le regard qui s'enchaîne sur lui est trop voilé de pleurs pour analyser ses traits ; on le reconnaît dès qu'il se présente, dût-on ne l'avoir jamais vu, et l'on se laisse presser sur sa poitrine, pour peu que son effusion paraisse naturelle. Tout ce qu'il faut à l'acteur pour soutenir son rôle dans cette comédie c'est la chaleur communicative de l'émotion, du geste, et la science parfaite de la gamme des exclamations.

Juan Antonio restait debout, la main appuyée sur le dossier d'un siège, les prunelles fixes, se demandant où le forçat voulait en venir.

—Le peintre et sa sœur ont le naturel crédule et bon, poursuivit Genaro ; ils ne tarderont pas à me montrer la vénération que l'on a pour le droit paternel. Je saurai comment m'y prendre pour éveiller cette tendre sympathie, à laquelle on ne résiste point. Une fois ce lien formé et je ne demande pour cela que huit jours, le hasard qui gouverne le monde et les hommes, pourvu qu'on sache lui ménager les occasions, amènera chez moi et chez mes enfants Juan Antonio Garcia. Tableau ! Quoi ! vous connaissiez déjà celui à qui je dois la vie et, ce qui vaut plus que la vie, l'honneur. Horace et Virginie sont tout yeux et tout oreilles. Alors je raconte avec l'accent ému de la vérité une histoire touchante que m'inspire le moment. Virginie qui jusqu'à ce jour n'avait jamais arrêté son regard sur toi, *muchacho*, t'admire aussitôt comme un héros ; son enthousiasme te grandit tout à coup dans son esprit ; elle se souvient, sans que tu aies besoin de le lui rappeler, de la passion profonde et à peine trahie que tu ressens pour elle, et son âme naïve et sincère s'exalte en prenant sa part de la dette de gratitude que je n'ai pas encore acquittée envers toi. Pourquoi n'aimerait-elle point celui à qui son père est redevable de tout ? Ton mariage n'est plus alors qu'une question de temps, et d'avance je puis te permettre que la date en sera bientôt fixée.

—L'entreprise est audacieuse, objecta le jeune homme.

—Mais immanquable.

—Le duc en est-il averti ?

Genaro eut un sourire atroce.

—Le duc, dit-il, est en proie depuis quelque temps à je ne sais quelles sottises terribles. Il a tiré le vin et se refuse à le boire, parce qu'il s'y trouve au jourd'hui un peu de lie. Il a mis le pied dans un guépier, faute de résolution. Nous lui viendrons en aide, sans qu'il le sache, malgré lui, et avant que les guêpes aient le temps de le piquer. Quant à toi, Juan, sois prudent et muet ; d'ici à demain, attends que je te dicte ta ligne de conduite, et reste invisible pour tout le monde. Nous jouons une grosse partie que nous gagnerons si nous ne négligeons aucune précaution.

En achevant ces paroles, le forçat se pencha sur l'épaule de Pablo, qui s'était rapproché de lui, et, tout bas, d'une voix à peine intelligible il chuchota rapidement à l'oreille de l'ancien intendant :

—La noce aura lieu dans quinze jours au plus tard, et alors...

Un geste significatif compléta la phrase.

—Tu as raison, dit Pablo Garcia, le duc est un empêchement. Ses scrupules de conscience, finiraient par nous perdre sans le sauver.

Puis, craignant d'avoir été entendu par son fils, et pour lui donner le change :

—A quand la comédie ?

—A demain : ne vous l'ai-je pas dit à tous deux.

Il me reste à fixer quelques fils de la chaîne. La trame passera toute seule.

—A demain, donc.

Genaro sortit.

Pendant un quart d'heure Pablo et son fils demeurèrent absorbés dans leurs pensées. Aucun des deux ne parla. Ils sentaient une contrainte.

—As-tu fait tes conditions avec lui ? demanda enfin Juan Antonio.

L'ancien intendant eut un frémissement.

La question l'embarrassait. Evidemment le jeune homme avait compris ce que voulait dire la dernière réticence de Genaro.

D'un coup d'œil Juan saisit l'expression de la figure bouleversée de son père.

—Le duc vous gêne, dit-il flegmatiquement, vous le supprimez, rien de plus juste ; c'est d'ailleurs de bonne guerre, demain il en ferait autant de vous deux.

—Pablo le regarda ébahi. Décidément la feinte était inutile.

Il fit un pas, mais bientôt, pris d'un doute abominable :

—Ces papiers, dit-il impérieusement, qu'en as-tu fait ?

Juan hochait la tête.

—Ils sont en bonne main, fit-il en traînant à dessein sur chacune de ses paroles.

—Miserable tu veux donc ma ruine et la tienne !

—Moi ? Jamais de la vie !

Il le contempla ironiquement.

—J'ai mis sous séquestre les gages que j'ai pu me procurer de ton attachement paternel.

—Qu'est-ce à dire ?

—Je t'ai demandé si tu avais fait tes conditions avec Genaro. Tu ne m'as pas encore répondu. Aussi bien je savais d'avance ce que tu avais à dire. Tu me l'as donné à pressentir plus d'une fois. Tu n'as pas été élevé à ton école sans avoir appris à profiter de tes leçons et à deviner ta pensée. Le duc te porte ombrage aujourd'hui. Tu te débarrasseras de lui par tes moyens ordinaires. Puis ce sera le tour de Genaro. Puis ce serait le mien, si je n'avais veillé à ma sauvegarde personnelle. Sache donc ceci une fois pour toutes : il y a entre le duc et toi, comme entre toi et Genaro, une chaîne qui t'attache à eux. Cette chaîne, tu veux la rompre. Je ne m'y oppose point, puisque j'y ai intérêt ; mais entre toi et moi la situation n'est pas la même. Je veux te mettre hors d'état de me faire disparaître par tes procédés sommaires, et arrêter ta main le jour où il te prendrait envie de la tourner contre moi. J'ai commencé la lecture de tes papiers. Ils sont très curieux, et je connais quelqu'un qui m'en donnerait, le cas échéant, plus de millions que je n'en puis attendre de ta générosité.

Il ricanait amèrement.